

UNE NUIT A NAZARETH

AUJOURD'HUI, à midi, étant seul en avant de notre petit caravane, j'ai aperçu, tout à coup, dans un détour du chemin et au-dessous de moi, ce village de la Judée, cette humble bourgade, qui tient une place si grande dans la poésie et dans l'histoire de l'humanité, dont le nom éveille des sensations si étranges et si douces. De blanches et coquettes maisons, séparées par des jardins au feuillage sombre et éparpillées sur le flanc d'une colline, des chemins creux bordés d'aloès et de cactus, des champs de figuiers, des bouquets de lentisques, voilà sous quel aspect se présente Nazareth.

J'attends mes compagnons de route, et, une fois réunis, nous mettons pied à terre et descendons, par un chemin très raide, vers le couvent, dont la masse énorme semble écraser les maisons. Des enfants aux yeux vifs et à la figure rieuse accourent et, tous à la fois, nous offrent des fleurs sauvages; des vieillards aux longues barbes blanches, véritables patriarches, s'arrêtent et nous souhaitent la bienvenue de cette voix douce qu'ont les vieillards et les enfants; des femmes, aux traits réguliers, aux regards mélancoliques, nous sourient comme à des amis. Nous arrivons sur une petite place, dont la fontaine, ombragée d'un figuier, laisse couler, dans un bassin de granit, une eau fraîche et limpide; plusieurs jeunes Nazaréennes sont là, riant, babillant, les unes emplissant leurs cruches, d'autres emportant sur leur tête des amphores pleines, qu'elles soutiennent de leurs bras gracieusement recourbés.

— C'est la fontaine de la Sainte Vierge, nous dit Mansour, notre drogman; c'est là que Marie venait, tous les matins, puiser de l'eau et emplir sa cruche.

Et, violemment émus, nous nous arrê-

tons; les yeux humides, le coeur palpitant, nous contemplons, silencieux, ce tableau adorable que l'on dirait détaché d'une gravure de la Bible. Ce sont bien les mêmes Nazaréennes, c'est bien le même costume, le même babillage, le même cadre plein de fraîcheur et d'ombre. Là-bas, tout au bout du chemin, une jeune fille s'avance seule avec son amphore vide sur l'épaule gauche; son visage est gracieux; ses yeux, qu'elle tient baissés, sont d'une douceur et d'une pureté angéliques; elle approche lentement de la fontaine, emplit sa cruche, et, pensive, écoute, sans y mêler sa voix, le babil de ses compagnes. C'est Marie. Et, dans quelques années, à deux pas de là, dans cette petite maison que nous apercevons sur notre droite, Jésus poussera le rabot, et Joseph, toujours grave, surveillera attentivement le travail de son jeune apprenti. Ah! je défie bien l'homme le plus sceptique, le Parisien le plus blasé, de venir à Nazareth et de s'arrêter devant cette fontaine sans que les larmes lui montent aux yeux.

* * *

Fût-ce un effet de cette excitation d'âme dans laquelle je me trouvais alors et qui agissait à la fois sur mes sens et sur mon imagination? Je ne sais; mais je passai à Nazareth dans le couvent des Pères de la Terre-Sainte, une nuit dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Nous nous étions couchés de bonne heure, et je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand, au milieu de mon sommeil, je crus entendre, non loin du couvent, d'abord comme un gémissement plaintif, puis une modulation tremblante et à peine distincte, une sorte de roucoulement, qui s'éleva peu à peu, puis s'éteignit, puis re-